BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie.

La création lexicale en latin, actes de la Table Ronde du IX[e] Colloque International de Linguistique Latine, organisée par Michèle FRUYT à Madrid le 16 avril 1997. Textes réunis par Michèle FRUYT et Christian NICOLAS (*Lingua Latina 6*. Recherches linguistiques du Centre Alfred Ernout) : Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, 181 pages.

Variété des approches et constant intérêt caractérisent une fois de plus cette publication du Centre Alfred Ernout, qu'on lira avec une attention aiguisée par l'attente. L'introduction de Michèle FRUYT (p. 11-45, avec une importante bibliographie), place la création de mots dans une perspective de linguistique générale, à laquelle on pourra rapporter certains développements de l'article de Monique CRAMPON (cf. 2.5.1, sur les contraintes extralinguistiques). Trois contributions étudient ensuite différents procédés productifs : l'antonymie dans les différentes classes de mot (Cl. MOUSSY), la substantivation de l'infinitif (B. BORTOLUSSI) et la préverbation (A. MARTÍN RODRÍGUEZ). L'étude du processus de nominalisation de l'infinitif n'est pas sans incidence sur l'analyse syntaxique, et B. BORTOLUSSI incline à voir dans certaines tournures subordonnées des propositions infinitives à sujet nul (p. 70-72). C'est la sémantique structurale, en revanche, qui éclaire l'étude que conduit du verbe tardif *dehabere* « manquer (indûment) » notre collègue espagnol. Une nouvelle section, tournée vers les effets du bilinguisme, s'ouvre avec un article de Fr. BIVILLE (p. 91-107) sur les « créations éphémères de discours » ; continuellement sacrifié à la langue, le discours, production individuelle considérée en situation plutôt que comme un fragment d'un système, n'est pas souvent convoqué par les linguistes. Le moyen d'échapper à l'éclatement anecdotique du propos — qui resterait encore piquant, étant donné les exemples trouvés — est l'établissement d'une typologie, ce qui est fort bien fait ici. Contribution très originale, la suivante, qu'on doit à Christian NICOLAS : *La néologie technique par traduction chez Cicéron, et la notion de 'verbumexverbalité'* (p. 110-146). Dans la suite de ses travaux sur le calque linguistique et la pratique de la citation, l'auteur s'attache à déterminer une loi permettant d'évaluer précisément le degré d'exactitude textuelle, dite « VV », d'une traduction latine technique. Sans doute, Chr. NICOLAS ne se départit pas d'un sourire qui nous vient aussi quand il établit (p. 119) que la « VV » du couple *ueriloquium* / ἐτυμολογία est de 1, 33 quand *mulierositas* / φιλογυνία doit se contenter de 0, 67 ! Mais qui ne sent que le premier des deux mots latins est bien une traduction plus fidèle que le second ? Qui ne voit aussi que le seul moyen d'intégrer la notion de « qualité de traduction » — point de passage inévitable dans le champ des études sur le bilinguisme — au discours scientifique est de trouver un autre biais pour en parler que celui de l'appréciation subjective ? Peut-être faudra-t-il affiner la loi, mais la voie ouverte est particulièrement intéressante, d'autant que, et nous le savons bien, les Anciens avaient du rapport entre les deux langues classiques une vue morphologique et littérale, celle précisément qui constitue l'armature de la « VV ». La pratique lexi-

cale propre aux auteurs est enfin l'objet des deux dernières communications : M. CRAMPON examine particulièrement l'emploi du suffixe *-trix* chez Plaute, dont l'effet comique n'est pas attaché au masculin correspondant ; quant à R. ONIGA, il reprend un sujet effleuré par HERAEUS, STEFENELLI et MARBACH, et nous livre une synthèse efficace (pp. 155-166) des néologismes pétroniens. Des *indices* très accueillants (notions, noms propres, mots cités) concluent cette collection où tout curieux trouvera provende.

G. BONNET.

Proverbes et sentences dans le monde romain. Actes de la table ronde du 26 novembre 1997 édités par Frédérique BIVILLE (C.E.R.O.R., nouvelle série 19) : Lyon, 1999, 131 pages.

Dans ces Actes de la Table ronde internationale organisée à l'Université Jean Moulin Lyon III en novembre 1997 sont publiées sept contributions.

Sous le titre *Les proverbes : nature et enjeux*, Fr. BIVILLE fait apparaître l'importance des proverbes et sentences dans le monde romain, rappelle les principales recherches menées jusqu'alors dans ce domaine, étudie les différentes dénominations du proverbe en latin et analyse les principales caractéristiques sémantiques et formelles des proverbes.

La contribution de L. CALBOLI MONTEFUSCO (*La γνώμη et l'argumentation*) traite de la fonction argumentative de la γνώμη à partir du second livre de la *Rhétorique* d'Aristote et de la *Rhétorique à Alexandre*, en montrant en particulier le rôle des maximes dans le raisonnement de l'enthymème.

G. CALBOLI (*Sentences et proverbes dans la littérature et la rhétorique*) analysant des passages de la *Rhétorique à Hérennius*, de Quintilien, de Sénèque, de Pline le Jeune et de Tacite, démontre le rapport existant entre le style bref de l'asianisme et les *sententiae* qui se rencontrent chez les prosateurs et les poètes latins.

Dans son étude *Proverbes et sentences : rhétorique, poétique et métatexte*, J. DANGEL propose une typologie des énoncés proverbiaux qui vont du mot-titre à la phrase sentencieuse, en passant par le « syntagme exemplaire ». L'auteur étudie ensuite les types de vers qui sont plus spécialement aptes à une formulation proverbiale et sentencieuse.

A. ORLANDINI (*Structures syntactico-sémantiques des proverbes et des* sententiae *en latin, leur insertion dans l'énoncé*) définit la nature pragmatique des énoncés proverbiaux et analyse leurs caractéristiques syntactico-sémantiques (les contraintes qui pèsent sur le sujet et le prédicat, les relations sujet-prédicat dans la structuration de l'énoncé).

Dans sa contribution (*Les proverbes dans l'œuvre de Cicéron*), G. ACHARD s'est efforcé de distinguer nettement expressions proverbiales et proverbes pour centrer son étude sur les seuls proverbes. Il étudie l'origine des proverbes cicéroniens (grecque ou latine, populaire ou littéraire), leur insertion dans le texte (l'écrivain ne semble pas rechercher l'exactitude dans la citation) et leur répartition dans l'ensemble de l'œuvre (rares dans les discours, ils sont surtout fréquents dans les dialogues).

Enfin E. PLANTADE (*Les formes proverbiales chez Catulle*), pour faire apparaître le fonctionnement des énoncés proverbiaux, analyse deux exemples qui se rencontrent dans le contexte spécifique de l'épigramme brève, composée d'un seul distique élégiaque (dans le poème 93 adressé à César et dans le poème 94 qui vise

Mamurra). L'étude repose en particulier sur une analyse des structures rythmiques et du matériel lexical.

L'ouvrage comporte un aperçu bibliographique et un index des citations des auteurs anciens, des notions et des mots-clés des proverbes et sentences.

L'ensemble des contributions réunies dans ce volume illustre bien la diversité des façons possibles d'étudier les proverbes latins et la richesse de ce domaine d'étude. Fr. BIVILLE qui a édité ces Actes invite à juste titre à poursuivre ce type de recherches en l'étendant à un plus grand nombre d'auteurs et de genres littéraires.

Claude MOUSSY.

Benjamín GARCÍA-HERNÁNDEZ (ed.), *Latin Vulgar y tardio.* Homenaje a Veikko Väänänen (1905-1997) : Madrid, Ediciones Clásicas, 2000, XXX-217 pages.

L'Espagne a tenu à rendre un dernier hommage à un savant d'exception, le Finlandais V. VÄÄNÄNEN qui, malgré son grand âge, animait infatigablement les Colloques — la dernière fois à Caen en 1994 — avec beaucoup de science et d'esprit, en un français parfait, sa langue de prédilection, dans laquelle il a publié ses livres et la plupart de ses articles. Latiniste et romaniste (il affectionnait en particulier l'ancien français), il a commencé par étudier le latin vulgaire de Pompéi (1937, 3e éd. 1966), avant d'écrire sa célèbre synthèse sur le latin vulgaire (1963, 3e éd. 1981, traduite en espagnol et en italien) : son troisième grand livre : le journal-épître d'Égérie (1987), présentait un commentaire linguistique systématique qui complétait les observations ponctuelles de Löfstedt. Citons encore l'édition des *Graffiti* du Palatin qu'il a dirigée à Rome en 1965-1970, comme les inscriptions de l'*autoparco* du Vatican (1973), quand il était Directeur de l'Institut Finlandais de Rome. Un recueil d'articles: *Recherches et récréations latines* a paru à Naples en 1981. Le titre est révélateur : V. VÄÄNÄNEN aimait les plaisanteries et son rire avait gardé une étonnante jeunesse. Qu'on relise les titres de sa bibliographe, p. XIX-XXX : partout des textes vivants et drôles (il adorait les fabliaux), ses conférences étaient irrésistibles.

Ce recueil répète, dans une ambiance espagnole, les *Mélanges* de 1965 (*Neuphil. Mitt.* 4, LXVI) : il contient quinze articles en espagnol qui émanent de l'école florissante de B. GARCÍA-HERNÁNDEZ, qui a préfacé et organisé le volume.

J. M. BAÑOS BAÑOS (1-15) refuse de voir un futur romanisme dans la variante *ad patrem*, Plt. *Capt.* 360, de *patri nuntiari*, *ib.* 400.

M. Conde SALAZAR (17-30), compare l'*Épitome*, plus hardi et plus varié, à Aurelius Victor : trois termes (*amnis, flumen, fluuius* contre un : *amnis*), une innovation (*subcutaneus*).

J. ELVIRA GONZALEZ (31-43) : l'hypothèse d'une déclinaison bicasuelle hispanique ne va pas de soi, il vaut mieux poser un syncrétisme.

C. GALLARDO (45-62), pose la question de la relation entre la confusion de *b* / *v* et le passage de la spirante *w* à la fricative sonore *v*. Ajouter des références précises à la formule *uiuere est bibere* (cf. Isid. *Diff.* 1, 602 Arev.)!

B. GARCÍA-HERNÁNDEZ (63-96) revient en détail sur les produits du préfixe *sub-* (cf. *R.É.L.* 72, 1994, 25-38). À côté de « juste après », « sous », il faut privilégier « vers le haut » (cf. esp. *subír* « monter »).

F. GARCÍA JURADO (97-111), le tour *induere aues*, Apul., *Met.* 2, 22, expliqué par *se induere in*, ou plutôt, je crois, « revêtir », « prendre la forme de » (cf. Vulg., *Ephes.* 4, 22 *deponere ueterem hominem*).

T. GONZÁLEZ ROLÁN (113-123), la contribution des langues spéciales : le latin parlé mélange les niveaux, de là des remplacements (*manicum, talea, tragula, decollare, papilio*, p. 121), les diminutifs.

R. JIMÉNEZ-ZAMUDIO (125-138), les prépositions périphrastiques : *a facie, aduersus faciem, ante faciem*, etc., toutes bibliques, influencées par l'hébreu.

A. LÓPEZ FONSECA (139-156), le développement de *possum* + inf. s'approche d'une modalité, presque d'un futur.

MªJ. LÓPEZ PONTOJA (157-169), le groupe *-mb-* aboutit en basque à *-m-* : *Zaminka* « sureau », mais inversement *camera* (*-mm-*) passe à *-mb-* : *gambara* « chambre ».

MªJ LÓPEZ DE AYALA Y GENOVÉS (171-186), le lexique nominal d'Eutrope : langue soignée (*amnis, flumen, fluuius*) ; ajouter *nepos* « neveu » 1, 2. L'utilisation de l'édition Garnier de M. RAT a introduit des références aberrantes (v. celle de J. HELLEGOUARC'H, C.U.F., 1999).

A. MORENO HERNÁNDEZ (187-194), les manuscrits hispaniques de la *Vetus Latina*, *2 Reg.* 3, 4, font de *Mosa* (*Musa*) un agriculteur ; faute sur le texte grec ?

A. Mª MOURE CASAS (195-208), sur l'équivalence *mos est* et *moris est* (cf. LÖFSTEDT, *Synt.* 2, 408, 2).

E. NIETO BALLESTER (209-219), le recours à la toponymie enrichit le tableau de la langue : *Paco Otajuán* se déchiffre *Opacum alta fonte* et *Otero de Naraguantes, Altarium de nigra fonte*.

J. DE LA VILLA POLO (221-237) : une certaine stabilité dans l'ordre des mots, mais tendance tardive à la postposition des démonstratifs et des possessifs.

Rappelons en terminant que l'appellation traditionnelle « latin vulgaire » est trompeuse et laisse entendre un dédoublement du latin et une évolution linéaire ; cette hypotase abusive représente seulement une collection de faits très mobiles.

Pierre FLOBERT.

Antonio María MARTÍN RODRÍGUEZ, *Los verbos de « dar » en latin arcaica y clasico. Análisis estructural de un campo semántico* : Universidad de las Palmas, 1999, 422 pages.

Dans la ligne des recherches de B. GARCÍA-HERNÁNDEZ, voici une étude très fouillée et très riche, exhaustive dirait-on volontiers, sur les verbes de don en latin de Plaute jusqu'à Tite-Live approximativement (les tableaux sont très clairs). Les vingt-deux pages de bibliographie (espagnole pour moitié), les six pages de table donnent une idée de l'étendue de l'information et de la minutie de l'analyse. Les théories modernes ont été exploitées : TRIER, COSERIU, GARCÍA-HERNÁNDEZ, la linguistique actancielle. C'est un enrichissement perpétuel de lire ces pages profondes et subtiles. Assurément deux index (mots, notions) auraient été utiles, mais le plan se déroule avec une logique irréprochable et un élargissement graduel.

On part donc de *dare* qui pose déjà de graves problèmes dans ses préfixations, à cause du téléscopage avec $*dheH_1$-, et dans les locutions usuelles ou les constructions canoniques (subordonnants, adjectifs verbal, supin, etc.)

Les développements passent par *dato* (exceptionnel), *dedo, trado, prodo*, avec les divisions (*diuido, partior*), la notion de confiance (*mando, credo*), la générosité (*dono, largior, munero* (*r*), *defero*), l'initiative (*praebeo, ministro, suppedito*), le délai et l'engagement (*polliceor, promitto, spondeo, uoueo*), le dû (*reddo*) et enfin les transactions (*soluo, pendo, numero, tribuo, restituo, uendo*). L'étude linguistique

conduit à des perspectives anthropologiques. Ce n'est pas une lecture facile, mais rarement la complexité des faits apparaît avec une telle netteté. Le travail patient de l'auteur est récompensé par un résultat qui emporte l'adhésion et suscite une légitime admiration.

Pierre FLOBERT.

Andreas BAGORDO, *Beobachtungen zur Sprache des Terenz, mit besonderer Berücksichtigung der umgangssprachlichen Elemente* (Hypomnemata, 132) : Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2001, 178 pages.

A. BAGORDO traite du problème, déjà fréquemment abordé, de la langue de Térence, de ses caractères spécifiques et de ses rapports, ou de ses différences, avec la langue familière. Question d'autant plus difficile que le concept de langue familière n'est pas aisé à déterminer. L'auteur fonde son étude avant tout sur les travaux en ce domaine de J. B. HOFMANN, et principalement sur son livre *Lateinische Umgangssprache*, Heidelberg, 1926 (3e éd. 1951). Rejetant toute équivalence entre langue comique et langue familière, il étudie à la lumière de cet ouvrage un certain nombre de faits linguistiques tirés du texte de Térence, examinant successivement mots individuels, expressions idiomatiques et formules diverses, auxquelles il accorde un intérêt tout particulier, emplois syntaxiques, figures de style ; critiquant la méthode et les résultats de HOFMANN, il discute leur appartenance à la langue familière. Il met naturellement en relief l'influence du grec, mais estime que, si une place doit être accordée aux différents modèles grecs du poète latin, il faut aussi tenir compte d'une correspondance entre langues familières, ou considérées comme telles, grecque et latine, qu'il examine avec beaucoup de soin. Les rapports entre Grecs et Latins en ce domaine ne sont pas nécessairement dus, remarque-t-il, à une influence littéraire, mais peuvent résulter simplement d'une corrélation à un même niveau de culture entre les deux langues.

L'ouvrage est riche et de premier intérêt, mais n'est cependant pas pleinement satisfaisant, dans la mesure où les classements sont flous et où on ne voit pas selon quels critères sont retenus les mots ou passages analysés ; nous n'avons pas affaire à une étude systématique de la langue, mais à une énumération de faits, à une série d'observations ponctuelles ; l'ensemble manque de cohérence et de vue d'ensemble. Le développement s'achève sur des *indices* occupant vingt pages du volume, particulièrement indispensables dans un travail de ce genre. La présentation est impeccable.

J. HELLEGOUARC'H.

Ilaria TORZI, *Ratio et usus. Dibattiti antichi sulla dottrina delle figure* (Bibliotheca di Aevum Antiquum, Vita e pensiero) : Milan, Pubblicazioni dell'Università Cattolica, 331 pages.

Cet ouvrage est une histoire des différentes doctrines autant qu'une analyse théorique d'un système (*ratio*) et d'un usage traditionnel ou d'emplois diversement possibles (*usus*), voire d'une mise en œuvre du discours figuré, qui sont examinés dans leur évolution historique. Plus précisément, sont pris en compte trois procédés, la prolepse, l'hypallage et l'hyperbate qui, parce qu'ils impliquent un ordre des mots pour la valorisation d'un sens donné, sont analysés conjointement

par rapport à l'hysteron proteron ainsi qu'à la syllepse et à la métonymie. Mieux encore : les notions de trope et de figure autant que de τρόπος et de σχῆμα, font l'objet de différenciations sémantiques et techniques d'autant plus nécessaires qu'hormis les difficultés qu'on éprouve à les définir avec exactitude, on relève des confusions multiples dans les définitions et classements antiques et selon les époques. Le problème est posé également à propos du barbarisme et du solécisme. Un solide état bibliographique et diachronique de la question ainsi qu'une intéressante discussion sont ainsi engagés sur tous ces sujets. Le débat tient compte plus exactement encore d'une rhétorique adossée dans l'antiquité grecque et latine, comme nul ne l'ignore, à des écoles de philosophie. Si, chez les Latins la tradition stoïcienne est la mieux représentée, la diachronie longue qui préside à cette étude exclut que soit privilégié ce seul point de vue. Aussi le premier chapitre de l'ouvrage est-il consacré successivement à l'examen du concept de trope et de figure dans la tradition grecque successivement péripatéticienne et stoïcienne, puis à Rome, en fonction du courant hellénistico-rhodien dont la référence est la *Rhétorique à Herennius*, — traitée pour elle-même en même temps que référée à la pensée cicéronienne —, et enfin par rapport au modèle stoïcien représenté par Quintilien. Ressortent ainsi différents modes d'approche des notions correspondant à différentes manières de concevoir le phénomène. L'école philosophique stoïcienne met ainsi en évidence l'opposition entre noms 'propres' et figurés, voire détournés de leur sens premier (κυριολογία-τρόπος), en raison d'actes fondateurs d'un langage naturel. Le courant péripatéticien, sensible à une variation de l'usage, voire à une transgression linguistique, cultive l'exégèse textuelle, travail du grammairien en particulier sur les poètes et insiste sur l'ornemental, recherche stylistique d'une déviance de visée artistique, si bien qu'y sont opposés les qualités et les défauts de la mise en œuvre (*uirtutes orationis* / *uitia orationis*). Les notions d'*utilitas* et de *delectatio*, d'usage et d'esthétique deviennent centrales à Rome dès la *Rhétorique à Herennius* et plus encore chez Cicéron. Aussi les transferts de mots et de sens sont-ils justifiés par l'absence du terme spécifique ou catachrèse. Déterminantes sont en la matière les réflexions essentielles sur la *translatio*, la métaphore et la *conformatio uerborum et sententiarum* autant que sur l'*ornamentum*, véritable appareillage du discours. Avec Quintilien, qui représente le modèle stoïcien par excellence, on assiste à une séparation sinon nette, tout au moins affirmée entre trope et figure, même si leur finalité commune est d'assurer l'efficace d'un discours (*uis*), le charme (*gratia*) et alors que leur principe de fonctionnement est une déviance de la règle dans la quête d'une *uirtus dicendi* (Quint. 9, 1, 2-4). Aussi trope et figure représentent-ils un changement du niveau lexical originel (*uerba propria* ; *forma uerborum*) autant que syntaxique (*compositio*) (Quint., 8, 6, 1 et 34), permettant de confondre dans une même réflexion tropes, figure de mots et de pensée. Dans ce transfert de mots et de sens, importante est la recherche d'une garantie donnée (*ratio* et *uirtutes*) contre les erreurs de la signification et les défauts de langage (*uitia*) par la *consuetudo*, ou sur le plan artistique par l'*auctoritas* ou la *uetustas*. Enfin, la tradition proprement grammaticale est analysée à partir des *Grammatici* tardifs et commentateurs, notamment Charisius, Donat, Diomède, Plotius Sacerdos, Servius, Isidore, jusqu'au début du Moyen Âge. Les trois derniers chapitres sont consacrés respectivement à l'histoire philosophique, rhétorique, exégétique et grammaticale de la prolepse (chapitre II), de l'hypallage (chapitre III et IV), de l'hysteron proteron, lui-même analysé en fonction de l'hypallage (fin du chapitre III) et de l'hyperbate (chapitre IV). On ajoutera à l'intérieur des chapitres cités des réflexions comparées sur la prolepse et l'hyperbate

(chapitre II), sur l'hypallage et l'antiphrase ainsi que la métonymie (chapitre III). Une riche bibliographie, un index des passages cités et un index des notions complètent ce bel ensemble. Philologues, grammairiens, philosophes, rhétoriciens et poéticiens seront vivement intéressés par cette histoire des idées et des doctrines relatives au tours et détours du langage, aux variations de l'ordre des mots usuels, sinon naturels, pour la compréhension d'un sens gardé malgré des déviances à la norme. D'une manière plus générale encore, ce livre conduit à réfléchir aux fondements autant d'un langage figuré que de la rhétorique, de la poétique et de toute écriture artistique.

J. DANGEL.

Jacqueline DANGEL, *Le poète architecte. Arts métriques et Art poétique latins*. Textes rassemblés et édités par J. DANGEL (Bibliothèque d'études classiques, 24) : Louvain-Paris-Sterling, Virginia, Peeters, 2001, 299 pages.

J. DANGEL rassemble dans ce volume les textes de neuf communications d'importance et de longueur inégales, présentées lors d'une Table Ronde qui s'est tenue à Paris IV-Sorbonne le 21 avril 1999, sur les *Arts métriques des Grammairiens et Artigraphes latins*. L'objet commun de ces études est la définition des données formelles et fonctionnelles de la métrique latine, la détermination de leurs effets sur l'écriture des poètes latins pour expliquer le fonctionnement de l'acte poétique.

L'ensemble est organisé en trois sections. Dans la première, *Arts métriques des grammairiens latins*, J. LUQUE MORENO, tout d'abord, étudiant dans un article intitulé *Métrica y gramática* la communauté d'intérêt entre métrique et grammaire, s'attache à montrer comment la première a pénétré progressivement la seconde et est devenue un élément de plus en plus important dans l'ensemble très divers des disciplines linguistiques. Sous le titre *De l'anaclomène au galliambe*, M. DOMINICY, s'appuyant principalement sur le poème 63 de Catulle, montre que ce vers relève essentiellement d'une analyse ïambique. La deuxième section s'intitule *Art poétique : les mètres et leurs mots*. Alberto J. VACCARO traite du problème de l'élision et de la synalèphe tel qu'il se présente dans le théâtre latin, de Plaute à Sénèque, de leur rôle dans l'interlocution, de leur distribution entre un ou plusieurs personnages, ainsi qu'entre différents types de vers. L'article de Wei-Jong YEH, *Les monosyllabes initiaux dans les distiques élégiaques* m'a, pour des raisons personnelles, particulièrement intéressé. C'est une excellente étude dans laquelle on doit seulement regretter quelques négligences de forme ou d'expression qui en altèrent parfois la compréhension (par exemple, p. 114 : « Les pyrrhiques sont même souvent plus nombreux que les dactyles au pied V (!) : il s'agit sans doute des mots pyrrhiques et des mots dactyliques) ; à la fin de l'article, l'auteur consacre quelques lignes aux monosyllabes initiaux et à la négation. Ce problème particulier fait l'objet de l'étude suivante, d'Eleonora TOLA, *La négation monosyllabique en début de vers, un cas particulier : Le livre II des « Tristes »* ; elle complète très heureusement pour le distique élégiaque le célèbre article de A.-M. GUILLEMIN, *L'évolution d'un cliché poétique*, *R.É.L.*, 19, 1941, p. 101-112. L'auteur montre que l'usage plus fréquent dans ce texte des monosyllabes longs à l'initiale des hexamètres est dû à l'abondance particulière des monosyllabes de négation, *nec* et *non*. Ces deux articles font en complément l'objet de remarques particulières de Lucio CECCARELLI, *Ovidio, Tristia II : Stilistica e statistica*, qui les soumet à un examen statistique pour en préciser l'importance et la signification. Il

estime que l'échantillon de textes retenu n'est pas assez étendu, et le choix de ces derniers trop limité, pas assez divers ; il admet cependant qu'ils constituent une base suffisamment solide pour des recherches ultérieures. Enfin, dans un « Épilogue », *Statistique et métrique*, E. ÉVRARD et G. PURNELLE soulignent que la métrique est un terrain idéal pour la pratique de la statistique, mais qu'il faut faire preuve de beaucoup de discernement dans la détermination de l'importance et de la dimension du ou des corpus.

La contribution de la signataire de l'ouvrage, J. DANGEL, constitue à elle seule la troisième section *Le poète architecte : métrique, stylistique et poétique* ; elle est de loin la plus considérable, par sa longueur, près de la moitié du livre, et par l'importance et la qualité des deux études qu'elle comporte. La première, *Une métrique stylistique au service du texte perdu : Naevius et les fragments de Danaé*, nous propose une édition, avec apparat critique, traduction et commentaire, des onze fragments que nous possédons de cette tragédie. Elle est complétée par un « épilogue », à savoir une comparaison pleine d'intérêt entre ce que ces fragments nous font connaître de la tragédie de Naevius et l'*Amphitryon* de Plaute. C'est de bon augure pour l'édition à venir de la totalité de ce qui nous est parvenu de l'œuvre. Mais l'élément le plus important de tout cet ensemble est le dernier article, *Sénèque, poeta fabricator : lyrique chorale et évidence tragique*, qui explique et justifie le titre du volume *Le poète architecte*. L'ensemble de l'œuvre et sa construction sont examinés et analysés, mais particulièrement les chœurs, qui sont l'élément essentiel de l'action et de la théâtralité des tragédies et en constituent la cohérence : « Le chœur sénéquien puise une puissance 'dramatique' qui naît de sa disjonction même avec la parole d'action... Les chœurs de Sénèque, si rhétoriques qu'ils soient, interfèrent donc dans l'action, qu'il y ait un lien direct ou non » (p. 192 et 194). Une analyse métrique très précise et détaillée fait ressortir les capacités expressives de chacun des mètres utilisés et illustre cette manière de concevoir la tragédie de Sénèque, où le corpus métrique se caractérise moins « par la nature des mètres que par leur mode de mise en œuvre, dont Sénèque est tout à la fois le metteur en scène, l'interprète et le grand Architecte » (p. 290). Elle est complétée par une comparaison avec les vers éoliens d'Horace et l'examen de leur forme de fonctionnement. Une telle étude apporte à la compréhension de la métrique éolienne des vues complètement nouvelles que l'on ne pourra désormais ignorer. Elle est un élément capital pour une parfaite connaissance de la tragédie de Sénèque. J. DANGEL y voit la certitude que ces œuvres n'ont pas été simplement la matière de *recitationes*, comme on le croit très généralement, mais qu'elles ont sans aucun doute donné lieu à des représentations dans lequelles elles tenaient le rôle de « splendides opéras ». Cet article constitue de ce fait une véritable réhabilitation de l'œuvre théâtrale de Sénèque ; aussi me permettrai-je pour terminer d'exprimer un léger regret, c'est que ni le titre de l'ouvrage, ni sa présentation ne permettent au lecteur d'en saisir dès l'abord l'importance particulière.

J. HELLEGOUARC'H.

Alfredo ENCUENTRA ORTEGA, *El Hexàmetro de Prudencio. Estudio comparado de Métrica verbal*, Logroño : Gobierno de La Rioja. Instituto de Estudios Riojanos, 2000, 498 pages.

Comme le précise le sous-titre, ce livre est une étude de métrique tout à la fois comparée et verbale, si bien qu'il concerne l'hexamètre non seulement de Pru-

dence, mais aussi des grands poètes latins classiques, tardifs et plus exactement encore, chrétiens. L'introduction rappelle très précisément que Prudence connaît parfaitement la poésie latine classique, comme le confirment sa bibliothèque, sa formation et les pratiques d'une intertextualité riche et variée. Majeure est à ce titre l'influence de Lucrèce, Virgile, Ovide, Lucain et Juvénal dont la manière de faire est constamment confrontée à celle de Prudence, dans des tableaux chiffrés nombreux et établis avec le plus grand soin. Le corpus concerne les 4959 hexamètres de Prudence que compte l'édition de Cunningham et qui sont comparés à ceux des poètes classiques évoqués ainsi que des poètes tardifs, en particulier chrétiens. Les principes de cette recherche reposent sur ceux qui ont été bien mis en évidence notamment par J. LUQUE MORENO, J. HELLEGOUARC'H et L. DE NEUBOURG. La méthode suivie est d'ordre structural. Elle comporte l'analyse des quatre catégories suivantes : 1) la forme ou schéma abstrait du vers ; 2) la structure ou les variantes permises de la forme ; 3) la composition, relative à la métrique verbale et aux césures ; 4) la réalisation métrique, comprenant les différentes mises en œuvre possibles dans les rapports phrase-mètre. Le premier chapitre est consacré aux problèmes phonétiques qui sont inhérents à l'*oratio uincta* (élision, aphérèse, hiatus métrique et prosodique) et à la valeur des mots (de sens plein ou de portée clitique). L'étude est faite en fonction de chacun des quatre premiers pieds et de la clausule. Une diachronie longue, qui repose sur la comparaison de résultats chiffrés d'Ennius à Prudence, permet des conclusions comparées et spécifiques intéressantes. Si la poésie hexamétrique de Prudence compte les rencontres de voyelles les plus nombreuses à cette époque, les résultats d'ensemble font ressortir que, d'une manière générale, ces dispositions sont restreintes dans la latinité tardive, comparée aux habitudes métriques classiques. Il ressort également que Prudence use de ces principes phonétiques différemment, selon les genres littéraires. Il privilégie, selon les emplois, les habitudes du poète classique représentant exemplaire d'un genre. Ainsi dans le cas d'une *psychomachia*, il se souvient d'abord de la manière virgilienne, dans celui d'un *liber apotheosis*, de la manière lucrécienne et dans des *tituli*, des *colores* de l'hexamètre épique. Le deuxième chapitre est consacré aux césures. Il s'ouvre avec une mise au point concernant la relation pied-mot, la nature de l'ictus métrique et son rapport avec l'accent verbal, en vue d'approfondir le problème de la diction, dès lors qu'il s'agit de vers et non plus de prose. La réflexion commence par un état bibliographique sur ces jalons rythmiques du vers que sont les césures, — soit les césures masculines, les partages trochaïques aux intermots césurables ou non, dont la trochaïque 3^{e}, dite encore féminine (F) —, et les diérèses, dont la bucolique. Suit l'état de la question relatif à la nature de la césure : purement métrique, purement syntaxique, ou plus vraisemblablement l'une et l'autre, en des effets stylistiques variés. Il n'est pas jusqu'à la nature des mots et de leur métrique verbale qui ne puisse établir des effets d'enchaînement ou de rupture dans la diction. Font également partie de ces analyses les double ou triple césures, telles P-B ou la triple a, TFH, les rapports syntaxe-mètre et phrase-vers. Prudence prévaut une nouvelle fois par une métrique classique, si ce n'est qu'il insiste sur une netteté structurale capable d'éclairer le sens et sur une rythmique propre à valoriser le sens. C'est au point que lorsque Prudence prend une certaine liberté dans la mise en œuvre des formes, il paraît en compenser les effets par une rhétorique de la répétition, de l'anaphore, du chiasme, de l'allitération, voire de la rime. On lira avec non moins d'intérêt la répartition dans chaque hexamètre des dactyles et des spondées. Des 32 combinaisons possibles, Prudence en sélectionne les dispositions les plus classiques. Il

en actualise les possibilités par la mise en œuvre du contexte, tandis qu'il n'ignore pas la clausule spondaïque, si rarissime qu'elle soit. Il se souvient aussi de R. LUCOT pour la signification de certains schémas, stylistiquement connotés. Chacune de ces directions de recherche fait l'objet, outre de tableaux chiffrés et comparés, d'excellentes synthèses et de conclusions récapitulatives, qui, très bien faites, résument l'essentiel.

Il ressort de la totalité de ce travail que Prudence pratique une métrique classique, sans que soit exclue la manière de Paulin de Nole. On ajoutera une excellente documentation qui ressort d'une bibliographie riche et complète. Ce livre est ainsi loin d'être consacré au seul Prudence. Par sa démarche comparée, sa diachronie longue et ses résultats comparés, ce livre intéressera donc l'ensemble des métriciens auquel il servira autant de traité de métrique verbale que de concordances riches et utiles.

Jacqueline DANGEL.

Histoire des textes.

Tiziano DORANDI, *Le stylet et la tablette. Dans le secret des auteurs antiques* (Collection l'Ane d'or, 12) : Paris, Les Belles Lettres, 2000, 219 pages.

L'auteur de ce petit livre très suggestif et d'une lecture agréable se propose de retrouver, pour autant qu'il existe des sources qui nous le permettent, les méthodes de composition et les formes de diffusion des textes littéraires antiques, tant poétiques et rhétoriques que philosophiques, encyclopédiques ou techniques. L'entreprise concerne les littératures grecque et latine. Nous trouvons donc sept chapitres, où sont traités successivement : I. L'utilisation de tablettes et de feuilles de papyrus ou de parchemin pour la prise de notes et la rédaction de brouillons ; II. La manière dont un auteur prenait des notes et composait des recueils d'extraits de ses lectures, en vue d'un ouvrage à venir ; III. La question de savoir si un auteur écrivait ses œuvres de sa propre main ou les dictait à un secrétaire ; IV. La pratique de la circulation restreinte de certaines œuvres auprès d'un cercle d'élèves ou d'initiés ; V. La diffusion de l'œuvre considérée comme définitive par son auteur ; VI. La possibilité d'une seconde édition du vivant de l'auteur et par ses soins ; VII. L'existence de variantes d'auteur dans notre tradition manuscrite.

La plupart de ces questions sont familières aux historiens des littératures modernes et contemporaines ; pour l'Antiquité, faut-il le rappeler, nous ne possédons aucun document autographe d'écrivain, à l'exception (p. 53) de ceux d'un notaire et poète amateur de la Haute-Égypte qui vécut au VI^{e} siècle ap. J.-C. : un cas si particulier qu'il en vient pour ainsi dire à confirmer la règle. Les enquêtes de T. DORANDI se meuvent donc exclusivement dans le cercle des hypothèses et des témoignages indirects, où beaucoup de savants l'ont précédé, avec des résultats divers. Les parties les plus neuves et les mieux argumentées de son livre sont certainement celles qui ont trait aux papyrus d'Herculanum et aux ouvrages de Philodème, avec lesquels l'auteur entretient une familiarité déjà ancienne. C'est la raison, sans doute, pour laquelle on a souvent l'impression que la compétence de T. DORANDI et son intérêt le plus vif portent sur la littérature grecque, et que les exemples latins, qui viennent généralement en fin de chapitre, n'ont guère qu'une utilité de complément.